

011.166



Notre

POLOGNE

revue

RÉDACTION & ADMINISTRATION
LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de l'Épée
PARIS (5^e)

mensuelle

C/C. Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Odéon : 62-10

EN POLOGNE :
Bank P. K. O. Jasna 9,
— VARSOVIE, N° 22.000 —

pour la

ABONNEMENTS

Les abonnements partent d'Octobre

France : 5 fr. par an
Pologne : 1 zł. 50

jeunesse

Directrice : ROSA BAILLY



CLOCHES DE PAQUES

Affiche de Witold Chomicz.



Pâques
Polonaises



Nous avons des Pâques hâtives. Mais quelles seront-elles : neigeuses ? non, boueuses sans doute, et seulement fleuries de jolies vieilles coutumes. Pourtant, ces jours derniers, les paysans auraient dû noyer, suivant l'usage, l'hiver sous forme d'une poupée de paille vêtue de haillons ou au contraire de riches atours : ils ont dû l'emporter, la déshabiller, la jeter à la rivière et revenir avec des branches vertes en chantant : « Nous avons chassé l'hiver du village, nous y ramenons l'annonce du printemps ». Mais l'hiver n'a pas dû être bien noyé, il est revenu et s'est vengé.

On se prépare à Pâques de longue date. Et il y a tout le Carême, et aux rites liturgiques se mêlent des traditions populaires dont il est difficile de démêler les origines.

Dimanche dernier, nous avons vu les femmes vendre aux portes des églises ces belles palmes de Wilno, bâtonnets de fleurs éclatantes, ou ces gerbes disparates où plusieurs essences d'arbres se mêlent. Nos simples rameaux de buis, symboles des palmes triomphales de l'entrée à Jérusalem, ont pris des formes bien diverses. Ils semblent devenus des objets décoratifs, ou un vestige d'anciennes coutumes païennes qui consistaient à orner la maison de divers branchages afin de s'attirer les bénédictions des dieux vivants qui habitent les arbres.

En Pologne, les reposoirs du jeudi-saint destinés à servir de tabernacles jusqu'à la Résurrection ne s'appellent pas des « paradis », comme en Bretagne, mais des « tombeaux » ; on n'en fait pas des parterres éblouissants de fleurs et de lumières, on leur donne vraiment la forme d'un tombeau.

Un vieux prédicateur du xv^e siècle recommande à ses ouailles de ne vider ni laver leurs assiettes après leur dîner du jeudi-saint, afin que les âmes défuntes puissent se nourrir. Les Slaves étendent jusqu'aux morts leur proverbiale hospitalité. Et de là, dit-on, est venu l'usage de réserver la part du pauvre le jeudi-saint.

Tant que les cloches se taisent, les gamins parcourent les villages armés de bruyants instruments de bois pour que le vacarme effraye les mauvais esprits qui tiennent leurs grands conseils le vendredi-saint. Et lorsque les cloches carillonnent à toute volée « Alleluia ! Alleluia ! », ils secouent les arbres fruitiers pour les rendre féconds.

On s'occupe de la terre et des âmes défuntes, on n'oublie pas les corps vivants. Toute la semaine sainte est d'une activité fébrile : seuls les offices religieux sauraient interrompre les préparatifs de fêtes qui prennent le caractère d'un rite : grands nettoyages, préparations des mets traditionnels, le jambon pascal qui remplace l'agneau, les « mazurki » sucrés... C'est une vraie contagion. Les fêtes ! les fêtes ! il faut célébrer les fêtes ! Les magasins restent ouverts bien après l'heure habituelle, les institutions les plus sérieuses donnent à leurs employés un acompte sur leur traitement. Les hommes préfèrent fuir la maison ; ils ont institué les « rybka », libations exclusivement masculines, où il s'agit en principe de ne manger qu'un petit poisson (d'où le nom) en dehors de la maison afin de ne pas troubler les ménagères.

Le repas pascal fait en général figure d'un lunch froid abondant ; tous les préparatifs doivent être terminés de façon à être bénis le samedi saint. Les maisons importantes font venir le prêtre. Dans ce cas la table est toute servie : elle comprend obligatoirement les œufs durs teints et décorés que toute la maison se partagera comme elle s'était partagé l'hostie à Noël, parents et enfants, hôtes et invités, maîtres et domestiques, en échangeant des vœux. Mais en général les ménagères vont elles-mêmes à l'église faire bénir quelques mets symboliques coquettement arrangés dans un petit panier : pain, sel et œufs durs ; leur défilé dure toute la matinée du Samedi Saint. Les dessins sur les œufs se font le plus souvent avec une aiguille de cire, le trait gras protégeant la coquille de la teinture. L'oignon donne un brun rouge des plus savoureux. Les couleurs obtenues par des moyens naturels, décoctions d'herbes variées, sont infiniment plus belles que celles données par les poudres chimiques, de plus en plus employées malheureusement.

Après la grand-messe pascale, les paysans se précipitent dans leurs maisons, car le premier arrivé verra ses moissons mûrir les premières. La journée se passera normalement, en famille. Tous seront très occupés. Mais méfiez-vous du lundi de Pâques, surtout si vous êtes à la campagne : il est coutume, ce jour-là, de s'asperger. En principe, seuls les ouvriers agricoles vont asperger les champs d'eau bénite afin d'attirer sur eux la bénédiction du ciel et la fertilité, mais les jeunes ont vite donné à l'usage une extension redoutable.



LES LYCÉENS DE LUBLIN FÊTENT LA FRANCE A L'OCCASION DU VOYAGE DE M^{me} ROSA BAILLY

A l'École en Pologne, avant et après l'Indépendance

Cette année déjà il n'y a plus, même dans les dernières classes des collèges et lycées, d'enfants qui sont nés sous l'oppression.

Les écoles primaires et secondaires de la République de Pologne comptent cinq millions d'enfants et tous ces enfants ont vu le jour dans la Pologne redevenue libre.

C'est un tout autre sort que connurent leurs aînés qui, pour ne nous en tenir qu'à Varsovie, ont fréquenté les écoles sous la domination russe.

Aucun de ces enfants n'avait le droit de s'adresser à un de ses professeurs ou à son camarade en polonais.

Les leçons commençaient invariablement par une prière dite en russe, dans laquelle les élèves devaient implorer la grâce de Dieu pour le tzar et toute sa famille. Pour toutes les branches de l'enseignement, les leçons étaient faites en russe, d'après des manuels russes. C'est aussi un manuel russe qui servait à l'enseignement du polonais, considéré comme une langue étrangère.

Cela commençait invariablement par l'alphabet et on passait ensuite, dans les classes suivantes, à la lecture de courts extraits d'auteurs polonais lus en très mauvais polonais, par le maître d'école russe. Si, par malheur, un élève adressait une question en polonais, le maître d'école faisait mine de ne pas comprendre, regardait l'élève avec stupeur, et une telle audace était toujours sévèrement punie. Les plus zélés cependant étaient les surveillants. Dans la majorité des cas, c'étaient des fonctionnaires qui avaient mal tourné dans quelque ville de Russie et qui, en disgrâce, avaient été relégués à Varsovie. On conçoit qu'ils se mettaient en frais pour reconquérir les bonnes grâces perdues.

Leurs fonctions, particulièrement délicates, consistaient surtout à faire les « mouchards » ; ils écoutaient aux portes, rapportaient les propos entendus et, véritables agents de police secrète, rédigeaient leurs rapports.

Une autre tâche non moins délicate consistait à se renseigner sur la situation des parents et surtout leur état de fortune. Si les parents d'un des élèves étaient propriétaires de quelque magasin de confections ou de comestibles, ils recevaient la visite du surveillant qui prenait de la marchandise à crédit : naturellement il ne payait jamais. Les parents n'osaient jamais réclamer, car cela aurait pu avoir les conséquences les plus désagréables pour leur fils. Bon nombre de ces « pédagogues » étaient des alcooliques notoires et bien des Varsoviens qui, avant guerre, avaient fréquenté le gymnase se souviennent de ce professeur de dessin et de calligraphie que régulièrement chaque matin la police ramenait du cabaret à l'école.

Les leçons d'histoire auraient pu fournir un thème incomparable à « l'éloge du mensonge ». Car, dans les manuels, la Pologne non seulement n'existait pas mais n'avait jamais existé.

Il ressortait de cet enseignement que Catherine de Russie avait été la plus grande bienfaitrice de ces peuplades riveraines de la Vistule auxquelles, un jour, elle daigna s'intéresser, en les prenant sous son aile protectrice...

Mais l'Histoire, si malmenée, s'est vengée ! Tout cet édifice, laborieusement échafaudé, a croulé. Aujourd'hui, les cinq millions d'enfants qui sont dans les écoles ne connaissent que par ouï-dire ces « années terribles » de leurs aînés. Ils ne connaissent qu'une Pologne libre, et c'est comme une bonne mère, compréhensive, indulgente, que l'école les accueille.

UNE CHASSE EN POLÉSIE

(suite et fin)



LE REPAS DES CHASSEURS EN POLÉSIE

Assise dans le foin, les pieds ballants hors du traîneau, mon fusil déchargé pendu à mon cou, j'écoute attentivement les explications données par notre chef de chasse qui a pris place à côté de moi tandis que nos cochers nous mènent d'un affût à l'autre.

« Savez-vous à qui appartiennent ces traces ? » demande-t-il, tout en m'indiquant sur la neige une suite de dessins originaux faits de deux trous semblables mais comme jetés au hasard.

« Traces de lièvres, faciles à reconnaître. »

Mais, mon compagnon a saisi vivement le bras du cocher tout en faisant « prrr ! » pour arrêter le cheval. Son regard s'est soudain fixé sur le sol :

« Oh ! voilà quelque chose d'intéressant » dit-il en sautant du traîneau, « cela vaut la peine de nous arrêter. Regardez ces traces qui suivent sensiblement le bord du sentier..... »

« On dirait qu'un gros chien est passé par là..... »

« Oui, en effet, un gros chien ! mais ce gros chien était un loup et voyez comme le chevreuil poursuivi par lui devait fuir rapidement.... »

« Le chevreuil ? »

Je me penche davantage. C'est vrai, à côté des traces du loup, quelquefois effacées par elles, il y a des empreintes de pieds fourchus.

« Comment pouvez-vous savoir que le chevreuil fuyait devant le loup ? Peut-être le loup a-t-il seulement flairé et suivi une proie alors que celle-ci était déjà loin ! »

« Regardez mieux les traces du chevreuil : les quatre dessins des pieds sont rapprochés deux par deux ; il ne marchait pas tranquillement, il galopait, et tellement vite que les doigts arrière de chaque patte sont aussi marqués sur la neige. Et cette course à la mort a dû se passer cette nuit, car les traces sont encore toutes fraîches ! »

En effet, elles sont comme découpées à l'emporte-pièce sur la neige ; leurs contours sont nets, dans le

fond de chacune d'elles il y a de petits éboulis pas encore tassés.

Tout en reprenant ma place sur le traîneau, je questionne d'un air qui veut paraître presque indifférent :

« Il y a donc des loups dans cette forêt ?..... »

« Mais, oui ! et pas seulement des loups, mais aussi des sangliers. Je vous montrerai en passant un beau labourage fait par ces brutaux. Quand ils traversent une clairière on s'en souvient longtemps après ; le sol reste bouleversé comme si on avait voulu le défricher puis que le travail eût été abandonné en cours d'action. »

Des loups... passe encore, mais des sangliers !.... Je ramasse instinctivement mes pieds dans le foin. Par peur ?... Peut-être seulement parce que le sentier était devenu très étroit et que mes pieds ballants risquaient de se frapper aux arbres. Mais... pour avoir voulu protéger mes jambes, j'ai négligé de surveiller ma tête et une branche chargée de neige vient me fouetter la joue m'inondant de poudre blanche qui pénètre dans mon col, se change aussitôt en eau glacée, qui, roulant dans mon cou, fait passer un léger frisson sur mes épaules.

Mon interlocuteur cependant n'a rien vu ; il semble préoccupé et je l'entends grommeler quelque chose ; j'ai cru comprendre « ces fichus paysans. » — J'interroge :

« Pourquoi êtes-vous mécontent contre les paysans ? »

Il me répond en baissant la voix pour m'inviter à en faire autant :

« Entendez-vous comme ils parlent haut ? Je leur ai pourtant bien recommandé d'aller en silence ! Avec ce gel et le léger vent qui flotte depuis un moment, la voix peut porter jusqu'à deux kilomètres. Le garde forestier a dépisté des renards dans cette section ; s'ils font autant de bruit nos renards vont s'échapper loin et nous ne verrons d'eux que leurs traces. »

Je ne dis plus rien. Je pense aux renards, aux loups,

aux sangliers tout en regardant notre cocher qui, de temps en temps, saute du traîneau et court auprès de l'attelage pour réchauffer ses pieds chaussés de sandales d'écorce.

C'est donc en silence que nous poursuivons notre route. Maintenant nous avons quitté la piste pour pénétrer dans la forêt perpendiculairement à elle et nous échelonner suivant nos numéros d'ordre.

Cet affût n'est guère différent des précédents si ce n'est que le soleil est plus haut dans le ciel, la neige plus brillante, les arbres ont pris un aspect plus riant et la visibilité a changé : tant de clarté éblouit, il faut cligner des yeux si l'on veut voir au loin. Les couches d'air proches du sol semblent frissonner et l'air pur qu'on respire à pleins poumons a goût d'eau de source fraîche....

On nous a bien recommandé de ne pas tirer au hasard : la priorité est au renard ; le premier coup ne doit être donné que sur celui-ci, après seulement nous pourrons tirer sur des lièvres.

Mais.... je n'ai pas à faire usage de mon arme, car le renard, en effet, flairant le danger, est parvenu à filer entre les rabatteurs. Nous avons seulement entendu ceux-ci crier à toute force en le voyant partir : « Lis ! lis ! lis ! » (1)

Notre chef avait raison, nous n'avons vu ensuite que ses traces semblables à une chaîne incrustée dans la neige et dont chaque chaînon serait l'empreinte d'une patte.

Mais il nous reste encore quelques heures avant le coucher du soleil, aussi nous saurons bien le rattraper puisque nous savons de quel côté il s'est enfui....

Nous voici à présent autour d'un grand feu de branches. Au grand air depuis l'aube, nous commençons à sentir la faim, aussi c'est avec empressement que nous avons accepté une halte de quelques minutes pour consommer les provisions que chacun de nous avait eu soin d'apporter.

Nos traîneaux placés en rond nous servent de sièges. Les chevaux débarrassés du mors mâchent leur avoine dans des sacs de toile raidis par le gel.

Le feu a de grandes flammes rousses. Quand un paysan y jette une brassée de branches vertes, il se forme aussitôt un gros nuage odorant de fumée blanche qui nous enveloppe, laissant sur nos habits un bon parfum de cheminée de campagne.

Un des chasseurs a tiré de son sac une bouteille de wódka, en remplit un verre qu'il me tend :

« A votre santé !... kolego myśliwy ! »

« Mais.... je n'ai jamais bu de wódka ! »

« Eh bien ! il faut un commencement à tout !... d'ailleurs cela vous réchauffera. »

Je fixe sur mon mari un regard interrogateur, lui aussi m'engage à accepter : « Bois ! Par un froid pareil cela ne peut te faire de mal ! »

Je prends donc le verre qu'on me tend en haussant légèrement les épaules. Tant pis ! Il me faut subir les conséquences du rôle que j'ai accepté.

Je ferme les yeux, et, renversant la tête en arrière, je verse dans ma bouche le contenu du verre que j'avale d'un seul trait. Ouf ! Je dois avoir tout à fait l'air d'un ivrogne et je m'attends à sentir l'œsophage et l'estomac brûlés par cette boisson.

Je fais remarquer que je risque d'illustrer l'expres-

sion populaire « saouł comme un Polonais » — ce qui provoque aussitôt des protestations énergiques.

Il paraît que Napoléon à qui ces paroles sont prêtées n'aurait pas du tout employé cette phrase dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui :

« Soyez saoułs ! aurait-il dit à ses soldats qui avaient abusé du jus de la vigne — mais saoułs comme les Polonais ! » — c'est-à-dire en gardant votre sang-froid.

Ce fait de pouvoir absorber de l'alcool sans en ressentir les effets tient, paraît-il, à ce que les Polonais ne boivent jamais sans manger.

« Mange donc vite quelque chose pour donner raison à l'Empereur ! »

J'ai dans les poches de ma veste des œufs durs et des petits pains beurrés, aussi ayant ôté mes gants, je me mets en devoir d'enlever la coquille d'un œuf.

Je n'aurais jamais cru que cette opération si simple pourrait un jour présenter pour moi tant de difficultés.

Au contact direct de l'air mes doigts se sont immédiatement raidis et j'ai l'impression d'avoir des mains en bois. — Peut-être la wódka ingurgitée ajoute-t-elle à cette sensation ! Je fais ce que je peux, la tête me tourne vaguement, mais je me sens très légère, l'âme gaie, et j'ai faim !.... Enfin la coquille est enlevée. Premier coup de dent ; oh ! que c'est froid ! J'ai eu l'impression de croquer de la glace.... ce n'est pas seulement une impression, car en examinant mon œuf, je constate avec stupéfaction que chaque couche du blanc est séparée de la suivante par une couche de glace....

Le garde forestier nous a apporté du « bigos » (1) bien chaud dans un grand pot de grès et du bon pain de seigle. Nous faisons grand honneur à ces mets tout en allongeant vers le feu nos semelles bordées de neige pour nous donner l'impression de nous chauffer. En réalité, les flammes nous rôtissent le visage si nous en approchons très près, mais leur chaleur n'arrive guère à pénétrer nos habits imprégnés de gel.

Il ne faut pas trop s'attarder ; le soleil se couche tôt en hiver, la nuit peut surprendre très vite.

Nous avons de nouveau repris le travail. Pendant quelques heures encore nous fouillons systématiquement la forêt qui résonne alternativement des cris des rabatteurs et de nos coups de feu.

Pour la dixième fois peut-être depuis l'aube, chasseurs et rabatteurs sont réunis. Mais cette fois, les paysans ont étalé sur la neige les victimes de la journée : une gelinotte, deux coqs de bruyère, un renard, une trentaine de lièvres....

Il est à peine quatre heures et pourtant nous sommes obligés à notre grand regret de décider la chasse terminée pour aujourd'hui. Le soir tombe rapidement. Les ombres mauvès des arbres s'étirent de plus en plus sur la neige légèrement teintée de rose. La forêt s'assombrit progressivement, puis s'enfonce dans le silence et le bleu de la nuit. L'horizon se rapproche, il semble que la forêt se referme autour de nous....

Tout à coup, la lune resplendissante jaillit brusquement des arbres donnant à chacun d'eux une ombre lumineuse.... Le crépuscule est passé, c'est la nuit des loups qui commence.

Annette CZESNOWICKA.

(1) Bigos : sorte de choucroûte garnie de saucisse fumée.

(1) Lis = renard.

L'ARMÉE BLEUE

Lorsque la guerre de 1914 éclata, les Polonais qui se trouvaient en France s'engagèrent immédiatement sous nos drapeaux.

La revue « Polonia » avait apposé sur la porte de ses bureaux, rue Notre-Dame de Lorette à Paris, une affiche faite à coups de pinceau :

« Les bureaux d'enrôlement à la Légion polonaise au service de la France sont ouvert de 2 - 6 heures. Vive la France. »

L'artiste-peintre Jarosz, dans sa hâte, avait commis, comme vous le voyez, quelques fautes d'orthographe. Mais il s'agissait bien de cela ! La France était en danger et déjà une longue queue s'allongeait dans la rue Notre-Dame de Lorette : celle des Polonais qui voulaient s'engager pour nous défendre.

Dans le Nord, où se trouvaient de nombreux mineurs polonais, ce fut aussi un enrôlement général.

Dès les premiers jours de la guerre, il y avait déjà 2.000 Polonais sous nos drapeaux. Pour les armer et les instruire, on les envoya à Bayonne et ils se donnèrent à eux-mêmes le nom de « Bayonnais ».

Beaucoup d'autres vinrent les rejoindre par la suite : d'abord nombre de Polonais qui vivaient à l'étranger, en Amérique notamment. Il y en eut qui vinrent même d'Australie. Et puis, les Polonais de Pologne, qui purent s'échapper malgré la rigoureuse surveillance des autorités allemandes, autrichiennes et russes.

Les « Bayonnais » combattirent avec tant d'héroïsme dans les plaines de l'Artois, surtout le 9 mai 1915, que l'on fit défiler les troupes françaises devant les survivants pour leur rendre hommage.

Afin de former une véritable armée polonaise, on songea à faire appel aux émigrés polonais d'Amérique. Le grand musicien Paderewski s'en alla de ville en ville pour recruter des volontaires. Il y en eut bientôt assez, avec les survivants assez peu nombreux du détachement de Bayonne, pour former une division polonaise. Ce fut « l'Armée bleue » (bleu horizon) qui

combattit à nos côtés sur le front de Champagne, sous le commandement du général Haller.

Ils étaient aussi nombreux ceux des Polonais enrôlés de force dans les armées prussiennes ou autrichiennes, qui s'échappaient des tranchées ennemies au péril de leur vie et venaient nous rejoindre. Ceux-là, envoyés dans des camps spéciaux près de Clermont-Ferrand, étaient traités non en prisonniers mais en frères. On ne pouvait les renvoyer au front malgré leur ardent désir, car s'ils étaient retombés aux mains des Allemands, ils auraient été passés par les armes. On put les adjoindre à l'armée polonaise qui fut définitivement constituée.

La guerre finie, la plupart des soldats bleu-horizon, avec le général Haller, retournèrent en Pologne pour aider leur patrie à se libérer des troupes allemandes, qui étaient encore sur son territoire, puis de l'attaque ukrainienne sur Léopol, enfin de l'invasion bolchevique.

Aujourd'hui, les anciens de l'Armée Bleue se souviennent de leurs glorieux faits d'armes. Ils sont rassemblés en sociétés et portent, à défaut de l'uniforme devenu trop étroit pour leur corpulence d'hommes mûrs, une « czapka » bleu-horizon, qui leur rappelle les champs de bataille français.

Récemment, à Varsovie, eut lieu, sur la place du Maréchal Pilsudski, une grande revue des anciens de l'Armée bleue, qui défilèrent devant le maréchal Rydz-Smigly. On vit flotter des étendards dont les inscriptions rappellent l'émouvante fraternité d'armes franco-polonaise. L'un d'eux, par exemple, à côté des noms de la Wolhynie, porte aussi ceux de l'Artois et de la Champagne ; à côté de Léopol et Wilno, on lit Notre-Dame de Lorette et Vimy.

Souhaitons que l'amitié franco-polonaise n'ait plus jamais à se prouver sur de sanglants champs de bataille. Mais, si la France était attaquée, les Français peuvent être sûrs que les Polonais seraient de nouveau à leur côté. Qu'ils soient également sûrs que nous serions au leur, si c'était nécessaire.



Un volontaire polonais
de 1914

sur son lit de mort

Que faisons-nous pour l'amitié Franco-Polonaise ?

CEUX QUI TRAVAILLENT BIEN

Nous félicitons Hélène Kohutek, dont les parents sont Polonais, et qui est élève à l'E.P.S. de jeunes filles de Reims. Non seulement elle a fondé un groupe d' « Amies de la Pologne » avec ses camarades, mais encore elle a donné devant un nombreux public de professeurs et d'élèves de son école une causerie sur sa patrie polonaise.

Quant à notre ami Joseph Ziolo, c'est une large action qu'il a entreprise à l'Institution Saint-Vaast à Béthune. Voilà déjà tout un groupe d' « Amis de la Pologne » constitué grâce à lui. Tous les membres sont abonnés à « Notre Pologne » et ils portent l'insigne de notre association ; des affiches et des images polonaises ornent les murs ; une bibliothèque d'œuvres traduites du polonais est à la disposition des membres du Cercle.

Joseph Ziolo va maintenant organiser une série de causeries sur les villes polonaises, qui seront illustrées avec les films des « Amis de la Pologne ».

♦♦

ECRIVONS-NOUS

Des correspondants français nous sont demandés par Mlle Wanda Leńczuk, lycéenne, 16 ans, rue Floriańska 12, à Varsovie ;

Mlle Barbara Prószyńska, Matejki 8, Poznań, lycéenne, 15 ans ;

Cinq élèves du Lycée Kosciuszko à Łomża, voudraient écrire à des camarades français. Ce sont MM. Stanislas Ostrowski ; Jean Dąbrowski ; Stanislas Gawrychowski ; Georges Zacharewicz-Swięcicki ; Janus Dziarski. Leur adresse à tous : Gimnazjum im. T. Kosciuszki, Bernatowicza, Łomża (Pologne).

Mlle Marie Grześlak, professeuse au lycée Général Zamoyska à Poznań, s'attriste de voir que les Françaises n'apportent pas beaucoup de régularité à leur correspondance. Ses amies d'Afrique, d'Angleterre, de

Nouvelle-Zélande, du Siam, de Saint-Domingue, d'Italie, écrivent, dit-elle, régulièrement depuis 1927. Les Françaises seraient-elles moins fidèles que les Siamois ?

Les lycéennes de Grodno correspondent déjà avec les jeunes filles de l'E. P. S. de Lorient : « Nous voudrions, nous disent-elles, connaître les autres coins de la France et faire la connaissance de jeunes filles fréquentant les lycées, qui seraient âgées de 16 ou 17 ans. Nos camarades de 3^e désirent aussi écrire des lettres aux camarades françaises. La soif de correspondre avec les Françaises est si grande dans notre école que nous avons le courage de vous déranger encore une fois pour vous demander des adresses de lycéennes de différentes villes... »

Répondez donc à ces charmantes personnes, assoiffées de correspondance, à l'adresse suivante : Mlles les Elèves de 4^e classe, Lycée Emilie Plater, Grodno (Pologne).

Plusieurs élèves du Collège de garçons de Dôle demandent des correspondants polonais. Voici leurs noms : (les professions indiquées entre parenthèses sont celles des parents de ces élèves).

René Bailly (instituteur) ; Hofmann (employé de chemin de fer) ; Lasilier (libraire) ; Mercier (officier retraité) ; Roche (instituteur) ; Tachot (commerçant) ; J. David (employé de chemin de fer) ; Marlin (entrepreneur) ; Martischang (employé de chemin de fer) ; Mourey (instituteur) ; Nicod (cafetier) ; Puget (fonctionnaire) ; Vaïsse (commerçant).

Tous élèves de seconde classe.

Et aussi : MM. Arcay (professeur) ; Boissard (fonctionnaire) ; Courtois (employé de bureau) ; Louvat (instituteur) ; Legrand (commerçant) ; Martin (ingénieur) ; Mignot (docteur en médecine) ; Rebillot (employé de bureau) ; Bersot (propriétaire) ; Guyon, (ingénieur).

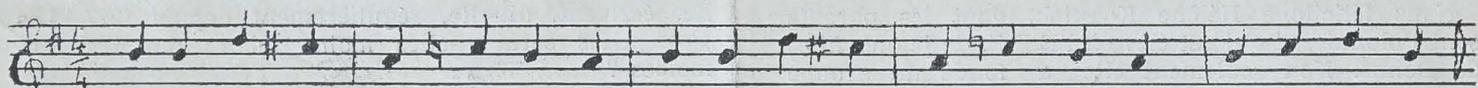
Tous élèves de première classe.

Leur adresse commune : Collège de l'Arc, Dole (Jura).



LE BALLET POLONAIS DE M^{me} JANINA SMOLINSKA A PARIS

CHANT DU COQ



Voici le prin-temps . vole au vent Et l'hiver s'en va, vole au bois Et mon pauvre



coq marche nu pied et vole au pré

I

Voici le printemps, — vole au vent
Et l'hiver s'en va, — vole au bois
Et mon pauvre coq marche nu-pieds
et vole au pré !...

Les jeunes gens, poussant devant eux le coq de bois à roulettes, arrivent en file, rapidement, en se baissant, et tournent autour du groupe des jeunes filles assises sous le gaik, le petit sapin.

II

Ecoute son chant, — vole au vent
Un sou donne-moi, — vole au bois
A mon pauvre coq j'frais des souliers
et vole au pré !...

Même jeu en changeant de sens.

III

Il en est bien temps, — vole au vent
Allons, lève-toi, — vole au bois
Il est temps fillette de filer
et vole au pré !...

Arrêt. Geste descriptif.

IV

Filait finement, — vole au vent
La fille que voilà, — vole au bois
Car de bon matin était levée
et vole au pré !...

Une des jeunes filles quitte le centre et tourne légèrement autour des jeunes gens. Ceux-ci la suivent des yeux et des mains qui l'applaudissent en mesure. La jeune fille reprend sa place à la fin du couplet.

V

Encor' plus fin'ment, — vole au vent
Celle que voilà, — vole au bois
Car encore plus tôt était levée
et vole au pré !...

*Deuxième fileuse plus rapide.
Même jeu. Chant très vif.*

VI

Mais tout tristement, — vole au vent
Vient cell' que voilà, — vole au bois
— « Ma Mère, voulez-vous me marier ? »
et vole au pré !...

Troisième, toute dolente. Chant lent. Les jeunes gens marquent sourdement 1 mesure sur 2. Puis ils se prennent par la taille et se sauvent à la file, coq en tête, pendant que jeunes filles et gaik reculent de quelques pas en face d'eux. Deux bandes sont vis-à-vis pour danser le chant des fiançailles.

(Communiqué par Mlle Brégeault, de l'U. T. O.)

